

L'enquête de terrain : quelques ficelles du métier

Howard S. Becker

Citer ce document / Cite this document :

Becker Howard S. L'enquête de terrain : quelques ficelles du métier. In: Sociétés contemporaines N°40, 2000. pp. 151-164;

doi : <https://doi.org/10.3406/socco.2000.1818>

https://www.persee.fr/doc/socco_1150-1944_2000_num_40_1_1818

Fichier pdf généré le 03/04/2018

Résumé

RÉSUMÉ: L'article présente quatre démarches de recherche utilisables dans des enquêtes de terrain, mais aussi avec d'autres sources documentaires. La première, inspirée par l'analyse des préjugés de races de Hughes, vise à rendre explicite la proposition majeure d'un syllogisme qui n'est pas formulé car tenu pour une évidence dans la société considérée. La seconde, une forme d'induction analytique, repose sur la recherche de contre-exemples qui permettent d'élargir la compréhension d'un type de phénomènes. La troisième, inspirée par une remarque de Wittgenstein, vise à séparer l'accessoire de l'essentiel dans la perception d'un phénomène et d'isoler ainsi les traits génériques d'une série de cas. La dernière permet d'élargir le champ d'application d'un concept, en dépassant les limites qu'imposent les appellations ordinaires. Pour chaque démarche, l'auteur donne des exemples issus de ses propres recherches ou de recherches classiques.

Abstract

HOWARD S. BECKER

Field Work: Tricks of the Trade

This paper describes four processes to generate new ideas in research which can be used in fieldwork research, but also with other documentary resources. The first one, inspired by E. Hughes' analysis of race prejudice, aims to make explicit the unformulated major of a syllogism, a proposition taken as evident in the society. The second one, a kind of analytic induction, is grounded on counter-examples who are useful to enlarge the understanding of a type of phenomenon. The third, inspired by one remark from Wittgenstein, helps to separate the incidental from the main perception of a phenomenon, and then to isolate generics properties of a serie. The last one helps to enlarge the field of a concept, by transcending the limits sustained by ordinary designations. In each case, examples from author's or classic research are given.

L'ENQUETE DE TERRAIN : QUELQUES FICELLES DU METIER

RÉSUMÉ : *L'article présente quatre démarches de recherche utilisables dans des enquêtes de terrain, mais aussi avec d'autres sources documentaires. La première, inspirée par l'analyse des préjugés de races de Hughes, vise à rendre explicite la proposition majeure d'un syllogisme qui n'est pas formulé car tenu pour une évidence dans la société considérée. La seconde, une forme d'induction analytique, repose sur la recherche de contre-exemples qui permettent d'élargir la compréhension d'un type de phénomènes. La troisième, inspirée par une remarque de Wittgenstein, vise à séparer l'accessoire de l'essentiel dans la perception d'un phénomène et d'isoler ainsi les traits génériques d'une série de cas. La dernière permet d'élargir le champ d'application d'un concept, en dépassant les limites qu'imposent les appellations ordinaires. Pour chaque démarche, l'auteur donne des exemples issus de ses propres recherches ou de recherches classiques.*

Ma conception de la théorie sociologique est empruntée à Everett Hughes, qui n'a jamais cru à l'utilité de quoi que ce soit qui puisse s'appeler une Grande Théorie (avec des majuscules). Lorsque j'étais étudiant, nous lui avons un jour demandé, quelques camarades et moi, ce qu'il pensait de la théorie sociologique. Il nous a répondu par une autre question : « la théorie de quoi ? » Il voulait dire qu'il n'y a pas de théorie en général, comme ça, dans l'abstrait. Il n'y a de théories que des phénomènes particuliers.

Plus tard, je me suis rendu compte que Hughes avait bel et bien une théorie générale – ou tout au moins une perspective générale – sur le travail sociologique. Mais cette perspective s'incarnait dans des manières de travailler et de réfléchir sur les faits, des manières de prendre des choses connues et de les retravailler de telle sorte que l'on se retrouve, au bout du compte, avec quelque chose de plus riche qu'au départ. Ses travaux fourmillent d'exemples de ces manières de travailler avec et sur des idées, et j'ai finalement trouvé qu'il était utile de les considérer comme des ficelles, comme des procédés spécifiques que l'on pouvait utiliser pour travailler sur des problèmes et des faits spécifiques.

Hughes, on l'oublie souvent, ne pensait pas qu'il existait *La Bonne Manière* de faire de la sociologie. C'était un méthodologue éclectique. Il se servait autant de données démographiques, d'enquêtes par questionnaires, que de données issues de ce qui était sans aucun doute sa méthode favorite : le travail de terrain intensif. Les ficelles que je vais présenter peuvent servir dans le travail de terrain, où l'on peut

redéfinir sa recherche jour après jour, mais elles s'appliquent aussi aux problèmes de la recherche quantitative.

PREMIER FICELLE : CHERCHEZ LA MAJEURE

L'argumentation logique classique fonctionne par syllogismes ; l'exemple le plus classique en est : « tous les hommes sont mortels, or Socrate est un homme, donc Socrate est mortel ». On analyse traditionnellement ce genre d'argumentation en divisant le propos en une *majeure* – qui pose une vérité générale admise *a priori* (ici, que tous les hommes sont mortels) ; une *mineure* – qui pose un fait particulier également admis *a priori* (ici, que Socrate est un homme) ; et une *conclusion*, proposition supposée découler de ce que la mineure est un cas particulier de la vérité générale posée par la majeure, et qu'elle est donc incluse dans celle-ci. Everett Hughes a utilisé cette analyse logique classique pour comprendre un problème de relations inter-raciales aux États-Unis, mais on peut la généraliser à de nombreuses autres situations.

Hughes s'intéressait à la manière dont des sociologues américains s'étaient égarés, dans les années quarante, lorsqu'ils avaient cherché à réfuter un certain nombre d'affirmations racistes. Ainsi, lorsque quelqu'un avançait que les Nègres sentent plus mauvais que les Blancs, ces bonnes âmes malavisées s'efforçaient de prouver que les Blancs sont, en réalité, incapables de sentir la différence entre la sueur d'un Blanc et la sueur d'un Noir. Et ces chercheurs furent positivement ravis de voir que leurs travaux montraient également que les Américains d'origine chinoise trouvaient que la sueur des Blancs sentait particulièrement mauvais. Pour Hughes, ces chercheurs se sont égarés parce qu'ils n'apercevaient pas la logique de l'argumentation qu'ils cherchaient à combattre. Hughes présente ainsi cette logique sous-jacente :

« Chacune de ces rationalisations visant à justifier les injustices ethniques ou raciales s'inscrit dans un syllogisme. La mineure, qui pose un fait supposé, est exprimée ; en revanche, la majeure, qui pose un principe, est occultée. Au lieu de considérer la majeure, et de forcer nos adversaires à le faire, nous nous contentons de remettre en question et de réfuter la mineure, c'est-à-dire le fait supposé.

Examinons une de ces affirmations courantes : 'Les pratiques ségrégationnistes sont justifiées parce que les Nègres sentent mauvais.'¹ » (Hughes, 1971 : 214).

Hughes analyse ainsi ces affirmations : l'argument selon lequel les pratiques ségrégationnistes sont justifiées découle d'une majeure qui n'est ni formulée ni démontrée empiriquement, et qui affirme qu'il devrait y avoir des équipements publics spéciaux pour les gens qui sentent mauvais. Suit une mineure, qui, elle, est explicitement formulée, mais non démontrée empiriquement, et qui dit que les Noirs, effectivement, sentent mauvais. *Si* – et c'est bien sûr un grand *si* – ces deux prémisses sont vraies, alors il en découle inévitablement la conclusion selon laquelle les Noirs doivent avoir des équipements réservés.

1. Il s'agit des pratiques qui imposaient des équipements publics – places de théâtre, toilettes, restaurants, salons de coiffure, etc. – réservés aux Blancs, et d'autres réservés aux Noirs (NDT).

Ce qui intéressait Hughes, c'est le fait, que dans ce syllogisme, la majeure est occultée. C'est-à-dire que l'individu qui formule cet argument ne pose pas le syllogisme complet pour justifier l'injustice commise, parce que, selon Hughes, les majeures sous-jacentes sont telles que :

« ... Les gens de notre culture [c'est-à-dire les Américains], qu'ils croient à l'égalité raciale et ethnique, ou qu'ils utilisent ces rationalisations, n'aiment pas les exposer au grand jour.

Nous sommes un peuple qui peut se sentir terrorisé par des publicités qui nous disent que nous ne serons pas promus chef de service ou responsable des ventes si nous ne sentons pas bon. La femme américaine peut être terrorisée à l'idée qu'elle ne trouvera pas d'homme, ou que son mari la quittera, à cause d'une odeur peu agréable que même sa meilleure amie ne peut se résoudre à lui signaler [Hughes fait ici référence à une publicité pour un déodorant, qui, à l'époque, assurait que « Même votre meilleure amie ne vous dira pas que vous souffrez d'Odeurs Corporelles »]. La référence au grand et légitime rêve américain de la promotion et du progrès est très claire. Et il n'est peut-être pas si difficile de comprendre pourquoi nous ne nous interrogeons pas sur la majeure qui sous-tend le fait supposé de la mauvaise odeur des Noirs. » (Hughes, 1971 : 215).

Hughes examine ensuite la majeure qui, de la même manière, sous-tend l'affirmation selon laquelle l'arrivée d'un groupe social « inférieur » dans un quartier donné fait baisser le prix des logements, et conclut que ce genre d'intrusion doit donc être évité. C'est un syllogisme qu'ont découvert par ses deux côtés de nombreux groupes des villes américaines, dans la mesure où le même groupe peut être à la fois celui qui fait chuter la valeur des propriétés des autres, et celui dont les propriétés perdent à leur tour de la valeur du fait de l'arrivée d'un autre groupe dans le quartier. Ici, la majeure affirme que, bien que les gens doivent agir pour leur propre intérêt de manière agressive s'ils veulent « progresser » aux États-Unis, il vaut mieux qu'ils ne laissent rien voir de cette agressivité et de cet égocentrisme. Et c'est là aussi une chose dont on préfère ne pas parler :

« Il n'est pas agréable de penser que je suis peut-être un de ceux dont la présence dans un quartier – comme le suggère l'attitude des autres à mon égard – peut réduire à leurs yeux la valeur de celui-ci ; c'est encore moins agréable si s'y ajoute ma crainte de voir un jour un groupe de personnes auquel je ne souhaite pas que l'on m'associe menacer ce quartier, dans lequel j'ai réussi à m'intégrer socialement et où je suis peut-être propriétaire d'un domicile familial chèrement acquis. » (Hughes, 1971 : 215-16).

Les exemples de Hughes peuvent paraître quelque peu datés aujourd’hui, bien que les problèmes sur lesquels ils portent ne soient probablement pas si dépassés que l’on aimerait le penser en Amérique. Son analyse se concentre essentiellement sur la formulation des préjugés ethniques, ainsi que sur la manière dont les gens bien-pensants devraient les aborder – et les conseils qu’il donne à ce sujet sont toujours valables.

Mais ce que je veux expliciter ici, c'est la ficelle analytique que Hughes a utilisée pour parvenir à son objectif. Il a vu que certaines remarques racistes faisaient partie d'une argumentation logique incomplète. On pose une conclusion et on l'étaye d'une affirmation factuelle qui tient lieu de mineure dans un syllogisme dont aucune autre partie n'est jamais ouvertement ni entièrement exposée. Un simple



exercice de logique vous révèle alors la majeure, telle qu'elle doit nécessairement être formulée pour que la mineure implique cette conclusion. Extraire la majeure cachée est ainsi la première ficelle qu'il nous fournit.

Mais il nous en apprend davantage. Il nous conseille de nous interroger ensuite sur ce qui rendait cette argumentation si obsédante et si difficile à réfuter lorsqu'elle était formulée de manière incomplète. On ne découvrira pas systématiquement que la majeure implique le même genre d'ambivalence que dans l'exemple utilisé par Hughes. Ce que l'on découvrira de manière systématique, en revanche, si l'on suit l'analyse de Hughes, c'est que la majeure est si profondément ancrée dans l'expérience quotidienne des gens qu'elle ne nécessite aucune démonstration ni argumentation. De sorte que la seconde partie de l'analyse est plus *sociologique* que logique : elle vise à faire découvrir les schémas récurrents de la vie quotidienne qui produisent ce genre de certitude de sens commun, chez des gens qui partagent les problèmes, les contraintes et les possibilités qui caractérisent une situation sociale donnée.

Considérée ainsi de manière plus générale, cette ficelle nous aide à résoudre un certain nombre de problèmes couramment rencontrés dans nos recherches. Les gens que nous étudions font souvent des choses qui nous semblent étranges et difficiles à comprendre. Il est souvent plus facile de comprendre ces activités lorsque l'on extrait et que l'on explicite les majeures qui sont restées occultées, et lorsque l'on voit en quoi elles découlent de l'expérience de la vie quotidienne et sont étayées par celle-ci. Par exemple, on voit et on entend souvent les gens opérer des distinctions entre diverses catégories de choses ou de personnes, mais on les entend rarement expliquer pourquoi les lignes de démarcation qu'ils tracent ainsi sont les bonnes. De plus, nos propres raisonnements théoriques laissent souvent – il serait peut-être plus juste de dire généralement ou même toujours – quelque chose d'important dans l'ombre, ce qu'une analyse logique peut révéler. Réintégrer dans notre analyse ce qui est laissé de côté nous permet d'élargir notre pensée et notre compréhension. Mieux encore, si nous cherchons à voir ce qui, dans notre propre expérience de sociologues, nous a poussé à laisser quelque chose de côté, nous pouvons en tirer une leçon sur la manière dont nous travaillons – ce qui peut nous être très utile pour résoudre d'autres problèmes de recherche.

L'INDUCTION ANALYTIQUE PAS-TROP-RIGOUREUSE

L'analyse logique systématique la plus communément associée au travail de terrain est l'induction analytique. Cette méthode a trouvé son expression la plus rigoureuse et la plus systématique dans l'étude, réalisée par Alfred Lindesmith, de la dépendance à l'égard des opiacés (Lindesmith, 1968). Je l'ai moi-même utilisée, sous une forme légèrement différente, dans une étude sur la consommation de marijuana (Becker, 1963). Sous sa forme classique, cette méthode consiste à chercher une proposition générale qui permet de rendre compte de tous les cas particuliers correspondant au phénomène étudié. C'est ce que font en permanence les chercheurs de terrain, quoique de manière moins obsessionnelle.

Certains sociologues (je suis de ceux-là, comme Everett Hughes) agacent leurs collègues – et surtout leurs étudiants qui essaient de simplifier leurs mémoires de recherche, et donc de se simplifier la vie – en opposant un exemple contradictoire à chaque généralisation apparemment raisonnable. J'ai assisté une fois à une réunion

où des psychologues et d'autres chercheurs essayaient de concevoir un test pour mesurer le talent artistique. Ils voulaient retenir l'aptitude au dessin comme mesure. Cela semblait tout à fait raisonnable, mais j'ai immédiatement tout gâché en demandant aux autres participants s'ils considéraient la photographie comme un art visuel, et, si oui (et évidemment, ils répondirent oui) d'expliquer comment on pouvait évaluer la capacité d'un individu à faire des photographies artistiques à partir de sa capacité à dessiner (étant donné que les photographes n'ont à l'évidence jamais l'occasion de dessiner).

Ce n'est pas seulement pour les provoquer que j'ai soulevé cette exception à la généralisation que mes compagnons étaient en train d'établir, même si c'est vrai que c'était amusant et que j'aime être provocant. Je voulais explorer la notion de talent artistique que supposait la communication que j'écoutais. S'il m'avait été aussi facile de trouver une activité dont tout le monde savait qu'elle était artistique, mais qui ne correspondait pas au critère qui venait d'être attribué à toute activité artistique, il était évidemment impossible que ce critère soit une caractéristique permettant de définir l'art visuel en général. J'ai utilisé l'élément qui ne s'intégrait pas dans la généralisation pour trouver de nouvelles variables ou de nouveaux aspects du phénomène que l'on étudiait. Exiger que la généralisation englobe un exemple contradictoire gênant (ce que l'on appelle, en termes d'induction analytique, un « cas négatif »), ajoute des dimensions jusque-là insoupçonnées à l'analyse.

Il n'est pas nécessaire de disposer concrètement d'un cas négatif pour cela. Si on compte l'utiliser pour trouver d'autres dimensions et d'autres éléments à la situation ou au processus auquel on s'intéresse, il suffit de l'inventer. Si l'on se trompe, si ce cas imaginaire produit des éléments qui s'avèrent n'avoir aucune pertinence empirique, ce n'est pas un drame. Plutôt que de n'y avoir jamais pensé, il vaut mieux l'avoir envisagé, et ensuite se rendre compte que l'on s'est trompé. C'est pourquoi Hughes et d'autres lisent avec tant d'avidité des romans. Ce n'est pas parce que les romanciers ont plus de perspicacité que les autres, mais ils peuvent parfois donner des descriptions si précises que nous pouvons en extraire un exemple négatif pour telle de nos théories. Puisqu'il y a bien plus de romans et de romanciers que de chercheurs en sciences sociales et de recherches empiriques, la variété des situations ainsi couvertes est plus large que celle que nous couvrons et, en conséquence, ils décrivent des éventualités que sans cela nous ne pourrions connaître.

Quant j'emprunte à des romans des contre-exemples, ou d'improbables comparaisons, c'est seulement pour essayer de trouver des idées nouvelles, pour aider les étudiants à sortir de l'ornière qui bloque leur réflexion, ou pour sortir moi-même de ce genre d'ornière. En fait cette ficelle est souvent utilisée dans les pratiques ordinaires du travail de terrain ethnographique. Je dois rappeler d'abord qu'il est rare que les chercheurs de terrain cherchent seulement à trouver une solution à un problème déterminé (comme Alfred Lindesmith, lorsqu'il cherchait à comprendre comment on devient toxicomane). Au contraire, ils cherchent en général à élaborer un ensemble de généralisations liées les uns aux autres concernant différents aspects de l'organisation ou de la communauté qu'ils étudient ; la valeur d'une étude ethnographique dépend beaucoup de la manière dont les diverses généralisations s'étaient les unes les autres.

Ainsi, lorsqu'il décrit l'industrialisation d'une ville canadienne, Hughes propose un récit compliqué pour expliquer comment la vocation ecclésiastique naît dans les familles francophones :

« L'enfant est élevé dans un milieu homogène où il jouit du statut honorable d'une famille propriétaire. Au sein de chaque famille, tout doit cependant être ordonné en vue d'un avenir différent pour chacun des enfants. L'un d'eux sera cultivateur propriétaire et perpétuera la famille dans la paroisse natale. Les autres sont destinés, même au moment où ils sont encore sur la ferme, à devenir prêtres, religieuses, médecins, professeurs, hommes d'affaires, artisans, colons, ou simples ouvriers de l'industrie. Les cultivateurs propriétaires constituent une classe homogène alors que leurs enfants, eux, sont voués à la dispersion dans les différents rangs des milieux urbains et industriels. Le fait remarquable ici est que les enfants pendant des années travaillent loyalement au maintien d'un bien de famille dont il ne reviendra, sauf à l'un d'eux, que des souvenirs ». (Hughes, 1972 : 31-32).

« Presque tous les prêtres de Cantonville [la ville étudiée par Hughes] sont des fils de cultivateurs qui, tout jeunes, ont été envoyés, et aux frais de leur famille, à un collège, et ensuite au séminaire. » (Hughes, 1972 : 302).

« [Un] facteur fondamental dans la vocation est la fonction qu'elle joue dans la famille et le genre d'effort familial qu'elle exige pour porter fruit. Le témoignage des prêtres, en général, s'accorde à affirmer que la classe ouvrière urbaine produit peu de prêtres. Les quelques cas de vocations que nous pûmes observer dans cette ville furent ceux de fils de petits hommes d'affaires, relativement prospères dans leurs entreprises mais éloignés des plus hauts échelons de la société locale. Aucune des familles actuelles ou anciennes reconnues comme de condition élevée n'a, d'après le souvenir des plus anciens résidents, produit de prêtres. Une opinion plausible, bien que les données pour le prouver soient insuffisantes ², est que la piété plus profonde des gens de la campagne et des classes moyennes des villes, combinée à la solidarité familiale, est la condition la plus favorable à l'orientation des fils vers le sacerdoce. Être obligé de gagner sa vie en étant salarié n'est guère propice aux vocations religieuses, pas plus que ne l'est la mentalité mondaine manifestée par l'ensemble des ambitions sociales plus blasées des classes moyennes et supérieures, bien que les familles de ces groupes parviennent en général à mener à bonne fin des entreprises prospères. » (Hughes, 1972 : 325-326) ³.

Le système d'héritage (à la française) donne ainsi la ferme au fils aîné, et procure aux autres enfants des moyens de subsistance équivalents. Jusqu'à ce qu'ils aient l'âge d'être indépendants, les enfants offrent leur force de travail à la ferme ; une des manières d'assurer la subsistance d'un fils ou d'une fille (mais dans cette société patriarcale, on se soucie davantage du destin du fils) est de faire en sorte qu'il devienne religieux ; la piété de la vie rurale, en particulier, fournit un contexte adéquat à l'éclosion de ce genre de sentiments. Dans son livre, Hughes étaye cette série d'affirmations sur la société par une description détaillée, fondée sur un travail méticuleux et systématique d'analyse d'une grande quantité de données recueillies sur le terrain (il a ainsi fait, par exemple, un recensement, famille par famille, des profes-

2. Il semble n'exister aucun renseignement sur les milieux où se recrute le clergé. Un prêtre de Montréal nous disait qu'on semble ne plus être à l'époque où l'on pouvait attendre des vocations dans le milieu des professions libérales et intellectuelles.

3. La traduction en français de l'ouvrage a été ici légèrement retouchée.

sions des pères et des fils). Ses analyses s'appuient sur des tableaux contenant des informations sur toutes les familles de certaines classes sociales et de certaines régions. Il en découle ainsi une vue d'ensemble de tout le système de la religion, de la propriété terrienne, et du développement économique, à partir de généralisations, liées les unes aux autres, qui concernent ces différents domaines ou aspects.

Lorsqu'un chercheur de terrain, comme Hughes, élabore ce genre de généralisations, il emploie une démarche semblable à celle qu'utilise systématiquement Lindesmith, l'induction analytique. Il formule des hypothèses provisoires concernant un phénomène donné, tel que le lien entre situation de famille et vocation religieuse. Il cherche des cas qui contredisent ses généralisations, reformule celles-ci de manière à faire disparaître ces contradictions, puis cherche des nouveaux contre-exemples. Le but de cette recherche de contre-exemples est d'améliorer l'image d'ensemble – de proposer, en fin de compte, une représentation convaincante de sa complexité et de sa diversité.

Mais les chercheurs de terrain ne produisent pas leurs données en demandant aux gens de faire quelque chose de spécifique à leur intention – remplir un questionnaire ou participer à un entretien ou à un groupe de réflexion. Ils sont au contraire le plus souvent à la merci du « moment », et ils doivent attendre que se produisent les événements qui ont une importance théorique pour eux. Pour parvenir à construire une image d'ensemble, comme l'a fait Hughes, ils doivent mettre à l'épreuve de nombreuses généralisations. De sorte qu'il n'est pas réaliste d'attendre des chercheurs de terrain qu'ils se concentrent sur une unique généralisation, selon la procédure stricte et exclusive qui est caractéristique de l'induction analytique dans sa forme classique. Il ne serait d'ailleurs pas bon qu'ils le fassent. La similitude avec cette méthode est ailleurs : elle est dans le refus de laisser de côté les contre-exemples en les considérant comme une sorte de variation négligeable, et parce que ces méthodes s'attachent l'une comme l'autre à considérer que la théorie doit pouvoir rendre compte de ces contre-exemples, qui doivent donc trouver leur place dans le tableau.

Les chercheurs de terrain peuvent néanmoins utiliser la ficelle qui consiste à chercher des contre-exemples. Lorsque Blanche Geer et moi-même étudions la vie sur le campus de l'Université du Kansas, nous l'avons utilisée pour étudier ce qu'on peut appeler les leaders du campus. Pour le travail de terrain, nous avons établi un partage des tâches : Blanche Geer étudiait les associations d'étudiants et les associations d'étudiantes, et j'étudiais les indépendants. Lors d'un entretien avec le président de l'IFC – l'*Interfraternity Council* ⁴ –, Blanche Geer a demandé à celui-ci comment il avait accédé à cette position. Il lui a fallu une heure pour répondre : il évoqua dans le détail divers accords et marchandages politiques dans lesquels il avait commencé à s'impliquer en première année, à son arrivée sur le campus. Nous avons alors pensé qu'il serait intéressant de savoir s'il en allait ainsi en général, pour les femmes comme pour les hommes.

Nous avons donc fait une liste de la vingtaine de positions les plus importantes dans les diverses associations du campus, et nous avons entrepris d'interviewer les hommes et les femmes qui occupaient ces fonctions. Blanche Geer a continué à in-

4. Ce terme désigne le bureau où sont représentées les diverses associations d'étudiants masculins (NDT).



interviewer les hommes, et leurs récits ressemblaient à celui du président de l'IFC. J'étais chargé d'interviewer les femmes, et je fus très surpris. Lorsque j'ai demandé à l'homologue féminin du président de l'IFC, la présidente de l'Association Pan-Hellénique, comment elle en était arrivée à occuper cette position, elle me surprit en me répondant : « Je ne sais pas ». « Comment ça, vous ne savez pas ? Comment pouvez-vous ne pas le savoir ? » lui ai-je demandé. Elle m'a alors expliqué qu'elle avait découvert qu'elle était présidente en recevant un appel de félicitations de la *Dean of Women*⁵. Sans en être sûre, elle pensait que c'était au tour de son association d'assurer la présidence, et que la présidente de son association l'avait peut-être désignée à ce poste, à moins qu'elle ait tout simplement été choisie par la *Dean of Women*. Aucune histoire d'accords, de complots, de machination politique. Cela s'était simplement fait comme cela. Cette découverte a été confirmée par la suite : il y avait une différence réelle dans la manière dont l'administration de l'université traitait les hommes et les femmes, et par conséquent, une différence réelle dans les expériences des hommes et des femmes à l'université.

J'ai évoqué ici la pratique ethnographique, mais il est clair que ce genre de stratégie peut être employé par des gens qui travaillent sur des données historiques, ou sur des données statistiques issues de diverses sources existantes.

LA FICELLE DE WITTGENSTEIN

Depuis des années je possède un exemplaire des *Philosophical Investigations*, mais je lis ce livre comme Everett Hughes m'avait conseillé de lire les ouvrages sociologiques de Georg Simmel, c'est-à-dire sans chercher à avoir une compréhension complète de ce que l'auteur peut avoir voulu dire, mais plutôt comme une manière de susciter des idées utilisables pour mes propres recherches et réflexions. Une des idées de Wittgenstein est devenue un classique de mon répertoire. Je l'appellerai la ficelle de Wittgenstein, parce qu'elle a été déclenchée par la lecture d'un passage des *Investigations Philosophiques*.

Dans son examen des questions de l'intention et de la volonté qui constitue l'un des paragraphes numérotés de son livre, Wittgenstein fait la remarque suivante : « Mais n'oublions pas une chose : quand 'je lève le bras', mon bras se lève. Et voici né le problème : qu'est-ce que la chose qui reste, après que j'ai soustrait le fait que mon bras se lève de celui que je lève mon bras ? » (Wittgenstein, 1961, § 621, p. 294). Toute la ficelle est là : que reste-t-il si j'enlève d'un événement ou d'un objet X une qualité Y ?

Cette ficelle nous aide à débarrasser une idée de ce qui lui est contingent et accidentel pour ne garder que ce qui lui est essentiel ; elle nous aide à séparer ce qui est central dans notre vision d'un phénomène de l'exemple particulier dans lequel cette vision est enchâssée, de la même manière que Wittgenstein isole le noyau de notre vision intuitive de l'intention en la séparant de l'action physique contingente. Je prends un exemple. Un jour, dans un colloque, j'ai participé à une table ronde sur l'art moderne. Dans cette table ronde, il y avait également quelqu'un qui, trois ans auparavant, était devenu un respectable collecteur de sommes d'argent importantes

5. Membre du personnel de l'Université chargée de s'occuper plus spécialement des étudiantes (NDT).

pour l'art contemporain. Lorsque ce fut son tour de parler, il parla longuement et savamment de sa « collection », qui, bien sûr, comprenait un grand nombre de tableaux, de sculptures, et d'autres objets d'art. En l'écoutant, je me disais que j'avais moi aussi une maison pleine de tableaux et d'autres objets d'art, et que pourtant que je n'avais pas de collection. Pourquoi ? J'ai utilisé la ficelle de Wittgenstein. Je me suis demandé : « Que reste-t-il de l'idée de collection si on lui retranche le fait que le collectionneur a beaucoup de tableaux et d'autres objets d'art chez lui ? » Je me suis penché sur mes données – en l'occurrence, la communication que le collectionneur était en train de faire – pour y chercher une réponse. Il m'a immédiatement fourni une partie de la solution : contrairement à mon simple amas d'objets, sa collection avait, disait-il, une « direction ». Ce n'était pas simplement un assortiment d'objets réunis de manière aléatoire, à la suite de caprices ou de simples fantaisies ; ou, pour dire les choses de manière moins péjorative, sa collection n'était pas le résultat d'une application aveugle de son propre goût. Elle était bien plutôt le résultat et la matérialisation d'une connaissance et d'une sensibilité entraînée (les siennes, mais aussi celles de ses conseillers), et elle avait de ce fait une structure et un but concrets et explicites. De même, sa collection avait « un avenir ». Elle allait quelque part. Elle deviendrait l'objet d'évaluations fréquentes effectuées par de savants experts. Elle s'intégrait dans un monde d'activité et de progrès artistiques, et son accumulation même était un acte important. Mes objets, au contraire, n'étaient rien d'autre que des objets que j'avais achetés parce qu'ils me plaisaient, ou des objets que j'avais échangés contre mes photos ; leur accumulation était seulement un acte privé, sans aucune signification si ce n'est pour moi et mes proches. (L'adverbe « seulement » est important ici ; il signifie, comme souvent dans le langage philosophique, « simplement », ou « rien d'autre que ».)

En écoutant parler ce collectionneur, j'ai compris qu'il n'avait pas vraiment besoin d'avoir ces objets chez lui (ou au bureau, ou dans un lieu où il vivrait et travaillerait) pour avoir une collection. Le rassemblement des objets dans un lieu donné n'est pas nécessaire à l'idée de collection. Pourquoi ? Si vous êtes marchand d'art et que votre spécialité est l'art récent, l'art à la mode, (c'est à cela que notre collectionneur s'intéressait), lorsque vous vendez un objet, vous devez insister – comme me l'a expliqué le marchand d'art qui faisait également partie de la table ronde panel – pour que l'acheteur le mette à la disposition des musées, sous forme de prêt, pour qu'il y soit exposé. Si, en qualité de marchand d'art, vous essayez d'établir la réputation d'un artiste, ni vous ni l'artiste n'avez intérêt à ce qu'une œuvre importante reste accrochée sur la cheminée d'un salon de l'Ohio, quel que soit le montant pour lequel vous l'avez vendue. Cette œuvre doit pouvoir être vue par les « gens importants » (c'est-à-dire par les gens qui sont des acteurs importants dans le monde où l'on expose, achète et vend des tableaux), pour pouvoir ainsi contribuer au développement de la carrière de l'artiste. De nombreux musées organisent des expositions qui s'inscrivent dans ce processus ; celui qui achète une œuvre d'art doit la mettre à leur disposition pour ce genre d'événement. En fait, j'avais visité quelques mois plus tôt une exposition d'artistes New Yorkais au Stedelijk Museum d'Amsterdam, où j'avais vu de nombreuses œuvres produites par les artistes dont s'occupait le marchand d'art qui faisait partie de ma table ronde, et certaines de ces œuvres appartenaient à la collection du collectionneur. Les collectionneurs qui sont « dans le coup » peuvent ainsi passer de longues périodes de temps sans voir des parties im-



portantes de leur collection. En réalité, bien sûr, les collections de certaines personnes, ou des parties importantes de ces collections, sont souvent prêtées aux musées de façon plus ou moins permanente (et les musées espèrent souvent en être légataires à la mort du collectionneur).

La ficelle de Wittgenstein consistait ici à se demander ce qui reste lorsque l'on retire à la notion de « collection » l'idée que l'on a des objets d'art chez soi. Ce qui semblait rester (en l'occurrence au moins, mais je pense que l'on peut généraliser), c'était l'idée du collectionneur en tant qu'individu possédant les ressources financières et culturelles (ces dernières correspondent à ce que Pierre Bourdieu appelle le « capital culturel ») qui lui permettent de choisir et d'acquérir des objets qui, plus tard, apparaîtront avoir représenté les tendances les plus marquantes de l'art contemporain. Dans sa communication, notre collectionneur a dit quelque chose comme : « L'idée directrice consiste à trouver comment choisir et acquérir les meilleures œuvres d'artistes qui seront importants dans l'histoire, des œuvres qui deviendront une partie essentielle de l'histoire de l'art. Notre récompense, c'est de voir notre jugement approuvé par l'histoire. » De ce point de vue, l'endroit où se trouvent les objets n'a aucune importance, et le fait d'avoir des objets ne suffit pas à faire de vous un collectionneur. Les objets ne sont que les symboles visibles de l'acte décisif du collectionneur qui met en jeu un gros paquet d'argent, et sa réputation de sagacité et de sensibilité dans le choix d'œuvres d'art ; c'est cet acte qui est essentiel à la compréhension de ce qu'est une collection. (Certaines des idées que j'ai évoquées ici sont inspirées des analyses de Raymonde Moulin sur le marché de l'art français et international.)

ELARGIR LE CHAMP D'UN CONCEPT

La ficelle de Wittgenstein nous permet d'isoler les traits génériques d'une série de cas dont nous pensons qu'ils ont quelque chose en commun, d'isoler les traits à partir desquels nous pouvons élaborer la généralisation qui constitue un concept. Une fois que, dans une relation ou un processus social, nous avons isolé et donné un nom à un trait générique de ce type, et ainsi défini un concept, nous pouvons essayer de découvrir si ce même phénomène ne se produit pas ailleurs que là où nous l'avons découvert. L'étude des cultures dans l'univers carcéral nous offre un bon exemple.

Les études faites sur les prisons ont montré que, dans les prisons pour hommes, les détenus élaborent une culture complexe. Les reclus créent des instances de gouvernement qui prennent en charge bon nombre des fonctions du maintien de l'ordre en prison ; ils organisent des marchés informels, mais bien structurés, pour la vente de cigarettes, de drogues, d'uniformes sur mesure pour les condamnés soucieux d'élégance, et pour l'échange de toute une série de services personnels ; ils organisent l'activité sexuelle ; ils imposent aux reclus le respect d'un code de comportement rigoureux, dont l'une des règles essentielles est l'interdiction de donner aux gardiens et aux autres responsables de la prison des informations sur les autres prisonniers.

Les chercheurs qui ont étudié la culture des prisons attribuent ces inventions aux privations imposées par la vie carcérale : privés d'autonomie, les prisonniers élaborent une instance de gouvernement qui leur redonne une certaine autonomie, et ils

élaborent un code de conduite (dont le point essentiel est l'interdiction de dénoncer les autres prisonniers au personnel de la prison) qui préserve cette autonomie. Privés de drogues, d'habits élégants, et d'autres biens auxquels ils étaient habitués dans la vie civile, ils organisent un marché qui leur permet d'obtenir ces biens. Privés de sexe, ils improvisent un système de relations homosexuelles prédatrices spécifique de l'univers carcéral, qui préserve l'image de virilité qu'ils ont d'eux-mêmes. La généralisation sociologique, qui précise un ensemble d'idées plus général qui remonte à William Graham Sumner, est ici que les prisonniers développent collectivement une culture qui résout les problèmes engendrés par les privations de la vie carcérale.

Jusqu'ici, pas de problème. Avec cette théorie en tête, David Ward et Gene Kassebaum ont étudié une prison pour femmes. Ils n'ont découvert aucun des aspects auxquels ils s'attendaient, sur la base de la théorie de la culture carcérale. Au contraire. Même les responsables de la prison se plaignaient de l'absence de code de conduite : les femmes ne cessaient de cafarder les unes sur les autres, et créaient ainsi de nombreux problèmes au personnel de la prison et à elles-mêmes. Il n'y avait aucun véritable marché clandestin. La vie sexuelle n'était pas organisée sur le mode prédateur caractéristique des prisons pour hommes ; les femmes créaient plutôt des pseudo-familles, où les plus masculines d'entre elles jouaient les rôles de maris et de pères pour de nombreuses femmes et jeunes filles.

Ces différences – l'absence de tous les aspects prévus par la théorie de la vie carcérale existante – allaient-elles invalider la généralisation selon laquelle les privations de la vie carcérale engendrent une culture propre à la prison ? Et cela devait-il à son tour entraîner l'impossibilité de toute généralisation sur les prisons ? Il n'en est rien, car ces différences montrent que les généralisations ne portent pas sur le fait que toutes les prisons sont identiques, mais portent sur un processus, identique en tout lieu, selon lequel des conditions différentes engendrent des résultats différents (ce qui est d'ailleurs une forme de généralisation beaucoup plus élégante).

En l'occurrence, la théorie n'est pas fausse, mais pour voir en quoi elle est exacte, il faut, si l'on veut, attribuer les bonnes valeurs aux variables. Il est toujours possible d'affirmer que les privations de la vie carcérale engendrent une culture de la prison, mais ce n'est vrai que si l'on remarque que la prison ne prive pas les femmes et les hommes des mêmes choses. En prison, les femmes n'étaient pas privées d'autonomie parce que, comme elles l'expliquèrent aux chercheurs, elles n'avaient jamais été autonomes ; elles avaient toujours vécu sous la protection d'un homme – père, mari, ou amant – à l'autorité duquel elles étaient soumises. C'est de ce type de protection dont les privait la prison. De sorte que, plutôt que d'instituer une instance de gouvernement qui leur apporte une autonomie qui ne leur manquait pas, elles avaient élaboré un système de relations homosexuelles dans lequel une femme joue le rôle de protecteur masculin.

Les nouvelles prisonnières étaient particulièrement effrayées, du fait des différences dans la répartition des crimes selon le sexe : les prisons pour hommes renferment énormément de criminels professionnels condamnés pour vol, pour cambriolage ou pour d'autres crimes moins violents, tandis que la plupart des femmes sont incarcérées pour des affaires de drogue, de prostitution, ou pour ce crime d'amateur par excellence qu'est le « crime passionnel », c'est-à-dire pour meurtre. Puisqu'il y a ainsi davantage de meurtriers dans les prisons pour femmes, celles-ci

semblent des endroits particulièrement dangereux, même pour les meurtrières qui savent qu'elles-mêmes ne sont pas dangereuses (elles voulaient seulement tuer la personne qui leur avait fait du mal). Ainsi même les meurtrières cherchent quelqu'un qui s'occupe d'elles. De la même façon, les responsables des prisons pour femmes autorisent d'ordinaire les recluses à acheter ce dont elles ont besoin – produits cosmétiques, vêtements –, et il est donc inutile de créer un marché clandestin.

Bref, les femmes ne sont pas privées des mêmes choses que les hommes à la fois parce que leur vie à l'extérieur – et, par là, leurs besoins en prison – sont différents, et parce que leurs prisons sont gérées différemment. Leur culture est une réponse à cette différence. La généralisation vaut toujours, même si ce qui en résulte est très différent.

La leçon qu'il faut en tirer, la ficelle que l'on peut utiliser ailleurs, c'est qu'il ne faut pas confondre un cas spécifique avec toute la classe de phénomènes à laquelle il appartient. La privation entraîne probablement dans toutes sortes de contextes le développement collectif de pratiques culturelles visant à la soulager, mais la nature de cette privation peut varier considérablement.

Nous risquons plus facilement de confondre ainsi la partie d'une catégorie de phénomènes avec l'ensemble lorsque celle-ci possède déjà un nom bien connu, qui s'applique à un ensemble également bien connu de cas. C'est pourquoi ceux qui étudient « l'éducation » étudient presque toujours les écoles. N'est-ce pas là que prend place l'éducation ? Tout le monde le sait. Dans sa définition conventionnelle, l'éducation correspond à des gens savants qui enseignent à des gens moins savants, et qui, mais cela n'est pas surprenant, sont typiquement moins puissants et moins bien placés (ce sont, par exemple, des enfants d'immigrés), et leur rencontre se passe dans les écoles. L'éducation, *c'est cela*.

Si, en revanche, on pense l'éducation et l'apprentissage comme un ensemble de processus sociaux génériques, il n'y a aucune raison de supposer que ces processus ne prennent place qu'à l'école. On pourrait essayer de redéfinir le domaine comme celui des activités des personnes qui apprennent des choses, quels que soient le moment et le lieu où cette activité se déroule, et quels que soient les caractéristiques de ceux qui s'y livrent. On inclurait alors dans notre liste de cas la manière dont des voleurs enseignent à d'autres les dernières techniques du métier, ou la manière dont des jeunes enseignent à d'autres comment se droguer, ou comment faire l'amour. Mais ce n'est qu'ironie gratuite, car tout le monde sait que ces activités ne sont pas « l'éducation », au moins au sens où l'entend n'importe quel profane raisonnable. L'éducation, c'est l'école.

Mais rien ne permet de supposer que l'éducation prenne place à l'école, même si c'est l'histoire que l'école se raconte sur elle-même, et celle à laquelle croient les membres bien socialisés de notre société – ou, au moins, à laquelle ils font semblant de croire pour ne pas passer pour dérangés. On peut étudier, comme exemple d'apprentissage, la manière dont les jeunes apprennent à consommer la marijuana. On constatera peut-être, comme l'ont fait Schaps et Sanders en 1970 (mais cela peut être différent à d'autres époques), que, typiquement, les jeunes femmes apprennent cela de leurs petits amis, alors que les jeunes hommes apprennent cela les uns des autres. En ne tenant pas compte des exemples conventionnels qui définissent le concept, on a élargi son champ. On a découvert de nouvelles personnes qui font un

travail d'enseignement, et un nouveau cadre de relations dans lequel cet enseignement se fait.

Il est fort probable que le processus par lequel les jeunes hommes apprennent à leur petite amie à fumer de l'herbe a de nombreux points communs avec d'autres activités au cours desquelles on transmet un savoir, un savoir-faire ou des idées. Il se peut, par exemple, que ce processus ressemble au système décrit par Gagnon et Simon, par lequel les jeunes femmes apprennent à leur petit ami à s'impliquer dans une histoire sentimentale – à quoi elles s'entraînent toutes seules depuis longtemps – alors que leurs petits amis leur apprennent à s'adonner au sexe – à quoi *eux* s'entraînent tout seuls depuis longtemps. Si ce processus fonctionne, et que chacun apprend ce que l'autre connaît, le couple peut parvenir à tomber amoureux de manière plus ou moins standard.

Ces processus d'enseignement par les pairs et d'apprentissage mutuel ont peut-être, à leur tour, des équivalents à l'école et dans les autres institutions dites éducatives. Les utilisateurs d'ordinateurs s'apprennent souvent à se servir de leurs machines les uns les autres, en dépit, ou peut-être à cause, de l'instruction standardisée plus ou moins conventionnelle qu'on leur propose ici ou là. Dans les institutions éducatives conventionnelles, les élèves apprennent souvent les uns des autres comment se débrouiller avec les contraintes, les exigences et les possibilités que le lieu incarne – c'est comme cela qu'ils apprennent, par exemple, à choisir parmi les travaux en principe exigés et à ne faire que ce qui est réellement nécessaire.

Pour prendre une autre variante par rapport au modèle standard de l'éducation, on voit que certaines formes d'enseignement et d'apprentissage se font, contrairement à l'enseignement primaire et secondaire, sur la base du volontariat : les cours de piano, de tennis, et de langue étrangère rentrent dans ce type. Ils ont lieu dans des établissements à but lucratif, sont souvent, sinon toujours, individuels, et n'ont pas de terme fixé *a priori*. Les élèves ne sont pas notés, et on ne leur donne pas de diplôme. Ils continuent à prendre des cours jusqu'à ce qu'ils sentent que cela ne leur apporte plus rien. La répartition du pouvoir entre étudiant et professeur est tellement différente de celle de l'école typique que l'on est forcé de constater qu'il s'agit d'un type générique différent.

Un moyen excellent, peut-être le meilleur moyen, pour accroître le champ d'un concept, est d'oublier totalement le nom pour se concentrer sur le type d'activité collective qui a lieu. Un bon exemple de cette stratégie est l'analyse proposée par Erving Goffman de ce qu'ont en commun les lieux qui ont les traits génériques des « institutions totales » en ce qui concerne la manière dont leurs reclus doivent vivre (que ce soient des nonnes, des marins au long cours, ou des patients en hôpital psychiatrique), et les types d'ajustement pour y parvenir. Ou encore, son analyse des formes sociales spécifiques qui se développent autour des personnes qui ont différentes sortes de stigmates. Le mérite de ces analyses, c'est qu'elles font apparaître que les aveugles ou les gens à qui il manque un membre ne sont pas les seuls à avoir un stigmate, au sens générique que Goffman a à l'esprit : nous en avons tous sous une forme ou sous une autre ; et toutes les institutions sont, d'une certaine manière, des institutions totales. Le fait de remplacer le contenu conventionnel d'un concept par le sens de ce concept en tant que forme d'action collective en accroît le champ d'application et enrichit notre savoir.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- BECKER, HOWARD S. 1963. *Outsiders. Studies in the Sociology of Deviance*, New York, The Free Press of Glencoe (traduction française : *Outsiders, Études de sociologie de la déviance*, Paris, 1985, A. M. Métailié).
- BECKER, HOWARD S. 1998. *Tricks of the Trade*, Chicago, The University of Chicago Press.
- BECKER, HOWARD S ; GEER, BLANCHE ; HUGHES, EVERETT C. ; STRAUSS, ANSELM L. 1961. *Boys in White, Student Culture in Medical School*, Chicago, The University of Chicago Press.
- GAGNON, JOHN H. ; SIMON, WILLIAM. 1973. *Sexual Conduct*, Chicago, Aldine.
- HUGHES, EVERETT C. 1972. *Rencontre de deux mondes. La Crise d'industrialisation du Canada Français*, Les Éditions du Boreal Express, Montréal, première édition en 1945, Montréal, Parizeau, traduction française par Jean-Charles Falardeau de *French Canada in Transition*, Chicago, The University of Chicago Press, 1943.
- HUGHES, EVERETT C. 1971. *The Sociological Eye. Selected Papers*, Chicago, Aldine.
- LINDESMITH, ALFRED R. 1968. *Addiction and Opiates*, Chicago, Aldine.
- SCHAPS E. ; SANDERS C.R. 1970. Purposes, patterns and protection in a campus drug-using community, *Journal of Health and Social Behavior*, 11 : 135-145.
- WARD, DAVID ; KASSENBAUM, GENE. 1965. *Women's prison : Sex and Social Structure*, Chicago, Aldine.
- WITTGENSTEIN, LUDWIG. 1961. *Investigations Philosophiques*, Paris, Gallimard (traduit de l'allemand : *Philosophische Untersuchungen/ Philosophical Investigations*, Oxford, Blackwell, 1953).